Yvette Marie-Edmée ABOUGA
Université de Yaoundé1, Cameroun
yvette.abouga@univ-yaounde1.cm

Des subalternités subversives : *Le rire des déesses* d'Ananda Devi

Résumé

Cette réflexion se propose de montrer comment *Le rire des déesses* d'Ananda Dévi répond sous plusieurs aspects à la question de Gayatri Spivak. *Les subalternes peuvent-elles parler ?* La reconstruction des récits de vie et l'analyse des discours se font à la lumière des choix esthétiques de l'auteure dont l'intention poétique légitime la voix narrative de la subalternité en la rendant audible et performative. La prise en charge du récit officiel des femmes de la Ruelle et celle de la communauté des *hijras* s'inscrit donc dans une démarche purement féministe intersectionnelle. Entre autres, le genre, le sexe, l'âge, le handicap, la religion, la caste, s'établissent en marqueurs identitaires des subalternités potentiellement subversives dans des espaces dégradés et culturellement patriarcaux.

Mots clés : Corps. Subalternité. Vulnérabilité. Invisibilité. Agentivité.

Abstract

Subversive Subalternities: *Le rire des déesses* by Ananda Devi

This essay aims to demonstrate how Ananda Dévi's *Le rire des déesses* addresses Gayatri Spivak's question in several respects : *Can the subaltern speak*? The reconstruction of life narratives and the analysis of discourse will be carried out in light of the author's aesthetic choices, whose poetic intention legitimises the narrative voice of an intersectional subalternity by rendering it audible and performative. The appropriation of the official narrative of the women of the Ruelle and that of the hijra community is therefore part of a purely feminist approach. Among other factors, gender, sex, age, disability, religion and caste establish themselves as markers of identity for potentially subversive subalternities within degraded and culturally patriarchal spaces.

Keywords : Body. Subalternity. Vulnerability. Invisibility. Agency.

Introduction

D'origine mauricienne[116], Ananda Devi reçoit le Prix Femina des lycéens 2021 pour *Le rire des déesses*. Sans aucun doute, ce récit trouve son accomplissement dans la puissance poétique qui confronte plusieurs humanités à l'aune des coutumes millénaires indiennes et des paradoxes d'une société contemporaine inexorablement en marche. Métaphoriquement carnavalesque, le titre du roman porte les germes de la désacralisation. Le rire en est le principal motif. Il affaiblit l'essence divine en y intégrant le trivial qui déstabilise la perception des rapports entre humains et dieux dans un contexte où règne l'imposture. Et d'ailleurs, pourquoi les déesses et non les dieux ? Et si ce titre renforçait le *trouble dans le genre* ?[117] La voix énonciatrice et les figures féminines en situation de sulbalternité rendent possible l'analyse de la subversion. En faisant parler les paysans indiens, les *subaltern studies*[118] contribuent, au début des années 1980, à donner voix aux oubliés de la domination coloniale et à questionner l'universalisme du savoir occidental. Faire entendre les voix des paysans indiens, les reconnaître comme acteurs, à part entière, du combat pour l'indépendance de leur pays, résument l'objectif scientifique et l'engagement d'un groupe d'historiens indiens pour la plupart. Ces spécialistes de l'Inde moderne signent, entre 1982 et 2005, une série de douze publications collectives qui donnent leur nom au collectif. Dans ce sens, le roman d'Ananda Devi dont l'intrigue présente des parcours « féminins » vulnérables et invisibilisés, fait entendre leurs voix en mettant l'accent sur leur « agency ».

Les corps *subalternes* demeurent-ils dans l'inaction ? Assignés pourtant à des identités fixes, comment les élans d'*agentivité* s'éveillent-ils en eux ? Cette étude interroge leur capacité d'agir contre les pratiques et les dispositifs qui les réduisent au silence et la *volonté* de puissance qui les porte à défaire les impostures à partir de leurs espaces de vie. L'analyse de l'agentivité se fera à la lumière de l'approche intersectionnelle de Kimberlé W. Crenshaw[119] qui constitue à l'origine un

[116]Ananda Devi, d'origine mauricienne est indo-descendante.

[117]Judith Butler naît en 1956 à Cleveland aux États-Unis dans une famille juive pratiquante. Élève indisciplinée et insolente, elle fait souvent l'école buissonnière, si bien que ses parents finissent par la déscolariser pour l'envoyer suivre des cours particuliers avec un rabbin. De leurs conversations naîtra sa passion pour la philosophie.

[118]Les *Sulbatern Studies* sont une série de volumes collectifs publiés par Oxford University Press-Delhi depuis 1982, prévue au départ pour en comprendre trois, et qui à ce jour en compte dix. Dans son article intitulé Les *Subaltern Studies ou la critique postcoloniale de la modernité*, paru dans *L'Homme*, n° 156, oct-déc. 2000, pp. 161-185, Jacques Pouchepadas fait l'historiographie de ce mouvement de pensée en insistant sur son succès qui a suscité de nombreux débats théoriques et méthodologiques dans le milieu de la recherche en sciences sociales. Les volumes I à VI, publiés entre 1982 et 1989, ont été dirigés par l'historien bengali Ranajit Guha, fondateur, inspirateur et animateur du collectif.

[119]Kimberlé Crenshaw, « Demardinalizing the Intersection of Race end Sex: A Black feminist Critique of Antidiscrimanation Doctrine, Feminist Thoery and Antiracist Politics",

cadre théorique pour les mouvements émancipateurs féminins puisqu'ils incitent les pouvoirs à considérer le croisement des expériences discriminatoires liées aux critères de classe, de race, de genre, de religion, d'âge et d'handicap. Dit autrement, la perspective intersectionnelle de cette réflexion soulignera la complexité des expériences de discrimations vécues par les femmes, perçues non comme un groupe homogène mais comme des altérités spécifiques dans des appartenances identitaires et sociales variées.

1. Des corps subalternes

Dans *Le rire des déesses*, la subalternité s'inscrit dans l'expérience des corps assujettis aux systèmes de domination et de pouvoir. La représentation de ces corps en fait des espaces de souffrance perçus dans la stigmatisation, l'infériorisation, la marginalisation. De l'expérience individuelle à l'expérience collective, « un subalterne, c'est une personne humaine saisie par un mode relationnel avec « les autres», l'autorité, la culture dominante, les institutions, les coutumes, etc., tel que son expérience la plus courante et son rapport au monde sont tissés dans cette évidence subjective selon laquelle elle est «ici» mais sur un mode forcément contentieux. »[120] En revanche, lorsque ces corps (se)défont des assignations identitaires et sociales, ils ne se contentent pas « de témoigner d'une condition malheureuse ou d'une injustice subie »[121], ils produisent « un trouble salutaire en exposant les fondements cachés des dispositifs régissant la vie sociale et la répartition des places dans la société. »[122] Par ailleurs, s'il est vrai que le rire, dès le titre du roman, est porteur d'une charge potentiellement subversive, il n'en demeure pas moins que cette réflexion s'intéresse plus matériellement à la gestation d'une pensée de l'agentivité chez les personnages féminins dont les corps souffrants, par la parole et par l'action deviennent des sujets énonciateurs d'un point de vue qui compte. La mise en scène prévue par l'auteur esquisse un dénouement qui expose le rire dans toute sa dimension allégorique à la fin roman.

Ce sont des noms de personnages qui structurent les quatre parties du roman d'Ananda Devi : *Chinti, Shadana, Veena et Shivnath* construisent l'intrigue. La première partie s'intitule *Chinti* qui signifie « fourmi ». La voix narrative présente cette dernière comme un être fragile sans identité au départ. Par la suite, ce personnage se choisit lui-même un nom. *Chinti* grandit dans les parois d'une « cellule », dans l'ombre de sa mère, Veena, une prostituée de la Ruelle. Non loin de là,

---

University of Chicago Legal Forum, Volume 1989, Issue 1, pp. 139-167; traduction française sous le titre de "Sortir des marges l'intersection de la race et du sexe. Une critique féministe Noire de la doctrine antidiscriminatoire, de la théorie féministe et de la lutte antiraciste », *Cahiers du genre*, n° 70, 2021, pp.21-49.

[120] Martine Lefeuvre-Déotte, *Des corps subalternes. Migrations, expéreinces, récits*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 7.

[121] *Des corps subalternes*, *Op.cit*., p.10.

[122] *Idem.*

existe une communauté des *Hijras* dont fait partie Shadana. Elle y est accueillie : « Parce que dans la Ruelle, il y a une autre maison. J'y vis depuis que j'ai seize ans, depuis que je suis arrivée, il y a trente ans, les pieds sanglants et portant des vêtements de garçon même si j'ai toujours su que j'étais une femme » (Devi,76). Elle relate dans la deuxième partie du roman, l'ablation volontaire de son sexe masculin et ses conditions de survie. Opérés, recousus, ces corps qui défont le genre[123] en le subvertissant, confirment une pratique millénaire certes admise dans la société indienne mais discriminatoire. Shivnath est un dieu sans l'être. Il s'est divinisé en trompant ses fidèles. Imposteur et manipulateur, adepte des corps féminins, il vit grâce à une économie de mensonge prospère qui l'a érigé en dieu. Le roman s'achève par une révolte de subalternes qui provoque sa mort.

Le rire des déesses s'ouvre sur une marque forte de la subalternité :

> L'homme écarte le rideau et contemple le petit corps endormi, nu dans la chaleur épaissie par les fumées de l'encens, nu dans la nuit crépitant de braises, nu dans ce temple où les dieux ne dorment jamais mais ne se préoccupent guère des agissements des hommes. L'enfant s'est séparée de la salle…
> L'homme s'assied sur le matelas, en faisant attention à ne pas bousculer l'enfant endormie. Comme d'habitude, cette proximité le fait trembler. Il hume le parfum si particulier de cette chair, mélange de sueur…
> —Petite fourmi… murmure-t-il en se penchant (Devi 2021 : 10).

L'incipit expose le corps « nu » de Chinti qui a été kidnappée par Shivnath en dépit des protestations et supplications de Veena. La concupiscence du pédophile est clairement décrite dès les premières pages du roman. Commencer le récit par l'élément déclencheur de la révolte des femmes de la Ruelle, l'une des dernières étapes de leur programme est une anticipation qui sert la démarche esthétique de l'auteure. La subalterne « nue », en référence au « migrant nu »[124], cumule ici plusieurs critères discriminatoires. Née d'un viol, elle grandit dans une cellule. Sans identité pendant les premières années de sa vie, elle s'en donne une. Vivant dans les parois d'une cellule, elle assiste à partir d'un « trou », au commerce des corps auquel se livrent sa mère et toutes les autres figures féminines de la Ruelle. Les Hijras l'adoptent. Fondamentalement, c'est le personnage qui sert de prétexte à Ananda Devi pour une écriture de l'excès et de la dévoration. À son paroxysme, le cumul des marqueurs de la subalternité oblige une réflexion sur la métaphore de la nudité (avec trois occurrences) dans le seul premier paragraphe du roman, en insinuant ainsi l'expression la plus dynamique

[123] Judith Butler, *Défaire le genre*, Amsterdam, 2016.
[124] Victorien Lavou Zoungbo, *Du Migrant nu au citoyen différé : Présence-histoire des Noirs en Amérique latine, discours et représentations*, Presses universitaires de Perpignan, 2020.

de cet état d'infériorité. Les termes génériques « L'homme » et « L'enfant » réfèrent à des valeurs morales aux frontières supposément infranchissables. Le désir croissant chez L'homme à la vue du corps « nu » de Chinti schématise le procès du renversement de l'éthique. La dévoration évoquée plus haut, installe les corps dans des projections fantasmatiques qui font d'eux des lieux de pouvoir et de subordination. Chinti, à partir de son lieu d'observation, « comprend aussi que chacun des visiteurs dévore une partie de sa mère, en arrache un morceau puis un autre, et qu'un jour, il ne restera plus rien d'elle que la marque de ses ongles… » (Devi 2021 : 18).

La scénographie des corps dans leur matérialité[125] est réelle dans le roman d'Ananda Devi. Comme catégories contemporaines, ils sont perçus dans leur spécificité irréductible tout en demeurant soumis aux opérations d'exclusion. Ils sont sous contrôle des systèmes coercitifs hétéronormés. Sadhana se livre dans cet extrait : « En réalité, je suis née dans un monde qui me refuse. Le corps exige sa naissance, son émergence. Il demande à déployer ses ailes. Mais j'étais claquemurée » (Devi 2021 : 76). Le récit qu'elle fait par la suite de sa condamnation face à un juré constitué essentiellement des membres de sa famille, est digne d'un procès dont le verdict tombe sans appel :

> Ils m'enfermaient, me surveillaient, me coupaient les cheveux ras, me faisaient porter des tenues de garçon. Quelqu'un m'accompagnait à l'école et me ramenait, on ne me laissait jamais seule. Au moindre déhanchement, je recevais des coups de canne. Mais rien de tout cela n'a pu me changer. J'ai appris à me cacher, mais dans mes rêves, j'étais toujours la danseuse accomplie. J'étais Sadhana, comme l'actrice que j'aimais. Je rêvais du moment où je serai assez grande pour partir et être enfin celle que j'étais (Devi 2021 : 80).

Sadhana lance un défi aux normes de l'hétérosexualité. Mise sous surveillance, elle vacille entre deux genres de sorte qu'elle réside provisoirement dans un « extérieur de loi »[126] qui la place dans ce dehors par la loi. La suspension de son statut est à lire comme une allégorie de cette fiction qui théâtralise les identités en sursis. L'extrait suivant le confirme :

> Un jour mon père est rentré tôt de son travail. (…) Il a regardé avec stupeur ma prestation rieuse devant la troupe de serviteurs. Il a attendu que je termine, que je salue, qu'ils m'applaudissent. Puis il est entré, m'a saisie par l'oreille et m'a traînée dans sa chambre. Là, il a arraché mes vêtements en quelques gestes nerveux, et nue et tremblante devant lui, m'a fait danser sous ses coups de ceinture (Devi 2021 : 78).

[125] Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »,* Amsterdam, 2018.
[126] *Ibidem*, p.238.

La nudité du corps s'inscrit dans le registre de l'humiliation et fonde chez celui qui surveille et punit[127], la certitude de réhabiliter l'identité première qui est travestie, en rétablissant l'ordre perturbé. Les vêtements et la danse de Sadhana ne conviennent pas au corps qui les habite selon les prescriptions normatives. La norme régulatrice, par le geste de son père, symbolise la violence qui fonde le pouvoir répressif afin de consolider l'impératif hétérosexuel. La métamorphose complète de Sadhana survient lorsqu'elle soumet son corps à l'émasculation après avoir rejoint « une communauté frappée du sceau de l'interdit » (Devi 2021 : 85). Cet épisode renouvelle le débat sur le genre pris dans sa dimension sociale et physique de la différence homme/femme. Est-il déterminé par le sexe (dimension biologique de cette différence), ou s'agit-il d'une construction arbitraire, indépendante de celui-ci ? Judith Butler[128] montre dans *Trouble dans le genre* que loin d'être des identités claires, les genres sont toujours troubles, multiples et incertains ; et que cette déstabilisante instabilité peut être une réjouissante source de trouble moral, social, politique et érotique. Le roman de Devi concrétise ce projet subversif qui suggère l'idée d'un corps changeant dans ses pratiques, dans un contexte familial où l'hétérosexualité obligatoire conduit à penser les sexes comme fixés, opposés et hiérarchisés. Dit autrement, « l'hétérosexualité est un processus institué ».[129]

Diverses formes de violence (physiques et psychologiques) sont perpétrées sur les corps subalternes dans ce roman. La minorité *Hijra* à laquelle s'identifie Sadhana est porteuse d'un nouvel ordre qui dissout la binarité masculin/féminin[130]. La question de la subalternité subversive demeure. La matérialité des corps subalternes rencontre celle des frontières qui questionnent le genre en diluant les hiérarchies et en donnant lieu ainsi à des subalternités intersectionnelles.[131] Gayatri Spivak revitalise le concept de *Subalterne*.

Théoricienne américaine d'origine indienne, elle publie en 1988 *Can the Subaltern Speak ?*[132] Ce texte fait l'objet de plusieurs éditions et suscite de nombreux débats et exégèses. Il part d'un fait divers**:** le suicide**,** en 1926**,** d'une jeune indienne. Officiellement, sa mort est

[127] Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

[128]Judith Butler, née en 1956, s'est affirmée comme l'une des philosophes majeures de notre époque : avec *Trouble dans le genre*, elle a inventé une nouvelle manière de penser l'identité et de subvertir les normes dominantes. Selon elle, les normes de genre sont au bout du compte fantasmatiques, impossibles à incarner.

[129]Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe* Paris, Epel, 2019, p.49.

[130]Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

[131]L'origine de l'intersectionnalité est attribuée aux travaux de Kimberlé Crenshaw, chercheuse et militante des droits civiques, Professeure de droit à l'Université de Columbia de Californie à Los Angeles.

[132]Gayatri Chakravorty Spivak , *Les subalternes peuvent-elles parler ?,* Amsterdam, 2009.

interprétée injustement comme le fruit d'une passion amoureuse illégitime. G. Spivak révèle le véritable motif de sa mort. N'ayant pas réussi sa mission, celle d'assassiner une personnalité politique, cette militante se donne la mort. Elle aboutit à la conclusion selon laquelle les subalternes, surtout lorsqu'il s'agit des femmes**,**

> ne peuvent pas parler (…). Il ne faut pas se méprendre : la subalterne parle. Ce n'est pas une idiote ! Le problème, c'est que le seul moment où il est important d'entendre sa parole, c'est lorsqu'une situation de crise se présente. Or, nous ne disposons que très rarement des infrastructures qui permettent d'identifier la révolte des subalternes, car celle-ci ne s'exprime jamais aux travers des formes abstraites consacrées de la révolte.[133]

Spivak interroge donc la capacité des *subaltern studies* à mener à bien leur projet initial, celui de donner voix aux muets de l'histoire. Il s'agit d'envisager comment les subalternes peuvent être pris en compte dans le champ historique et comment faire entendre leurs voix, contre une historiographie dominante centrée sur l'histoire des élites.

Élise Huchet affirme que « la philosophe et critique littéraire indienne Gayatri Chakravorty Spivak s'intéresse plus particulièrement dans son œuvre à un type spécifique de domination qui passe par la réduction au silence de certains individus, rendus incapables de parler et d'être entendus dans la sphère publique ainsi que dans la sphère intime. »[134] Selon elle, le concept d'inaubilité à la suite de celui d'invisibilité sociale permet de penser l'accès inégal des sujets sociaux à la parole. Cette incapacité à être entendue construit la pensée de la subalternité chez G. Spivak.

Le rire des déesses est certes un espace propice qui fait entendre les voix inaudibles mais le roman s'ouvre pourtant sur une scène de grande vulnérabilité. Il s'agit de l'empreinte d'une invisibilité due à la précarité qui construit les figures chaotiques du récit.

2. Vulnérabilité, invisibilité

L'intersectionnalité comme outil théorique et même méthodologique naît presqu'à la même période que le mouvement de revendication des femmes latino-américaines dont les travaux insistent sur la rencontre des traits de subalternité. Bien après les travaux d'Angela Davis[135], de Bell

[133]Gayatri Spivak, « On n'est pas subalterne parce qu'on le ressent », Entretien par Jonathan Chauveau, *Philosophie Magazine,* n°48, mars 2011.
[134]Elise Huchet, « Faire entendre les subalternes », *Trajectoires* [En ligne], 15 | 2022, mis en ligne le 20 juin 2022, consulté le 19 octobre 2026. URL : http://journals.openedition.org/trajectoires/7901 ; DOI : https://doi.org/10.4000/trajectoires.7901
[135]Davis Angela, *Femmes, Race et classe*, Ed.des Femmes, 1983.

Hooks[136] et de Patricia Hill Collins[137], Kimberlé Crenshaw conçoit l'intersectionnalité et en fait une grille de lecture dans l'analyse des expériences d'oppresions. Dans ce sens, l'œuvre d'Ananda Devi est une exploration profonde de la subalternité à travers une immersion dans les marges les plus extrêmes de la société indienne. Elle y dénonce l'hypocrisie d'un système patriarcal et religieux qui sacralise les déesses tout en écrasant les femmes. Les figures vulnérables et invisibilisées sont nombreuses dans le texte. Si Veena la prostituée incarne la subalternité économique et sexuelle, elle survit dans un espace où le corps est un outil de travail méprisé bien qu'indispensable au fonctionnement social, selon un certain point de vue. Sadhana quant à elle, incarne une subalternité identitaire ambiguë. Chinti, l'enfant, la petite fourmi, assume innocemment une multitude de subalternités et devient l'enjeu majeur d'une lutte de pouvoirs lorsque Shivnath, le chef religieux, tente de l'instrumentaliser en la faisant passer pour une réincarnation de la déesse Kali. Elle accumule dans un milieu oppressant plusieurs précarités. Elle a neuf ans et vit dans un « trou » misérable, seul endroit pouvant accueillir sa mère qui se livre à la prostitution. Ces caractéristiques se renforcent et répondent cohéremment à l'expression métaphorique de la nudité qui parcourt le texte d'Ananada Devi. Ce personnage concentre un maximum de propriétés qui l'enferment dans une extrême vulnérabilité. Elle passe de sujet à objet et inversément, selon le croisement des catégories identitaires et sociales construites par les différents dispositifs de pouvoir en présence dans le texte. Assujettie par sa mère, soumise à la puissance du chef religeux et admirée comme un objet dans la Ruelle, Chinti se révèle dans son être fragmenté et désuni. C'est une minorité à la croisée de plusieurs fragilités. Sadhana remplit différemment les critères d'une figure intersectionnelle. Personnage « trans », née dans un corps d'homme, altérité marginale, admis(e) dans une communauté de hijras, « iel « fait l'objet d'une tension permanente entre répulsion et attrait. Le roman souligne le paradoxe d'une société qui sollicte les bénédictions des hijras tout en niant leur existence. Le genre, l'identité trans et la caste se coproduisent pour créer sa situation d'exclusion spécifique, différente de celle Veena ou de Chinti, même si toutes trois habitent la Ruelle et vivent la même misère. La religion, instrument de pouvoir à travers le culte de la déesse Kali**,** sert à masquer les rapports de pouvoir. Son apport pour améliorer les conditions de vie des femmes de la Ruelle se lit plutôt dans l'asservissement des esprits. Shivnath, le chef religieux se sert de son pouvoir pour abuser des catégories vulnérables.

Par ailleurs, les lieux d'enfermement cloisonnent les corps soumis à l'immobilisme. Parlant de Chinti, la narratrice précise :

[136]Hooks Bell, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Cambourakis, 2015.
[137]Collins Patricia Hills, *Black Feminist Thought: Knowlege, Conciousness and tne Politics of Empowerment,* Routledge, 1990.

> Une paroi la séparait de sa mère. Une paroi ? Non : une interdiction. C'était dans ce lieu hanté par les ombres, un renfoncement où seules les souris pouvaient faire leur nid, que sa mère, Veena, la déposait avec l'ordre de ne pas faire de bruit et de ne pas bouger. Pendant longtemps, elle avait alors un ou deux ans, elle se contentait de s'y recroqueviller et de pleurer en silence (Devi 2021 : 14).

Au-delà du fait narré, il est à noter que la vulnérabilité, irréductiblement liée à l'invisibilité et inversément**,** est nourrie de l'intérieur. Elle se transmet de façon atavique en perpétuant un statut qui interroge cette inhumaine condition. Les deux états, difficilement réversibles, justifient la subalternité dans ce roman. Dans le prologue de son célèbre roman *L'homme invisible*[138], Ralph Ellison parle de son invisibilité à partir de l'œil intérieur de ceux qui le regardent sans le voir, non pas à cause d'une déficience visuelle mais plutôt à cause d'une disposition intérieure qui matérialise la non existence sociale, signification figurative des rapports de domination.

La description de La Ruelle par la narratrice en fait un espace vulnérable. Et c'est ce lieu qui accueille les prostituées. Le métier les installe dans une sédentarité qui les immobilise dans la précarité :

> Dans cette ruelle qu'on appelle simplement la Ruelle, des cellules minuscules s'entassent sur trois étages, avec juste assez de place dans chacune pour un matelas posé à même le sol (…). Dans cette Ruelle aux flaques d'eau croupies, jamais évacuées, parmi la mousse qui tapisse les murs et les ordures entassées dans les recoins… (Devi 2021 : 20).

Dans ce lieu de vie insalubre, vivent les personnages que présente la narratrice :

> Voici Gwori, amenée ici depuis son village alors qu'elle n'avait que treize ans…
> Il y a Kavita, née aveugle et très tôt abandonnée par sa famille car bouche à nourrir ne donnant rien en retour.
> Il y a Janice, au corps magnifiquement indécent et au visage d'une bouleversante laideur. Les hommes sont là pour son corps, bien sûr, ils se foutent de ce faciès qu'elle ne prend même pas la peine de cacher sous un voile…
> Il y a Bholi, qu'on croit idiote mais qui ne l'est pas, qui garde pour elle ses pensées et ses rêves, et répond à toutes les questions par un regard morne…
> Et tant d'autres, et tant d'autres ; des gamines, des vieilles, des bossues, des élancées, des grosses, tant d'autres qui attendent devant leur cellule… (Devi 2021 : 20).

[138] Ralph Ellison, *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* Random House, Inc., 1952.

La longueur de l'extrait, stratégiquement choisie, induit la spectacularisation des corps féminins vulnérables depuis leur « prison commune » (Devi 2021 : 23). Tous ces êtres ont des parcours de vie empreints de violence systémique. Chaque cas de figure est porteur d'un signe d'invisibilité ou de vulnérabilité naturelle ou accidentelle. L'âge, la cécité, la laideur, l'absence d'intelligence fondent les carences qui structurent ces altérités en question. L'invisibilité de Chinti relève de la volonté maternelle. Veena maintenient sa fille dans le silence. Le rapport de cette dernière à la parole dépend de sa mère : « Elle ne l'appelle jamais. Quand elle lui parle, c'est uniquement pour lui donner des ordres. Ouvre la bouche, tiens-toi tranquille, va te coucher. La petite elle ne répond pas. Veena se demande si elle l'a déjà entendue parler. Serait-elle muette ? » (Devi 2021 : 30). Cet extrait traduit la contradiction qui ressort des rapports complexes qu'elle entretient avec sa fille. À ce stade du récit, on est en droit de se demander si elle éprouve véritablement de l'amour pour cet enfant issu d'un viol ? Est-ce l'expression du rejet inconscient d'un être non désiré ? Chinti est victime d'un système social et politique violent vis-à-vis des femmes. En se donnant un nom à l'âge de neuf ans, elle essaye de sortir de l'invisibilité. Ne déclare-t-elle pas **:** « Je suis celle qui s'échappera de la Ruelle » ? Si Chinti a une grâce instinctive et une délicatesse qui sied aux musiques qu'elle entend dans sa tête, elle reste une proie pour Shivnath qui commence déjà à poser sur elle un regard lascif. C'est presqu'une injonction que lui lance Janice qui l'a vue danser :

> Reste dans ton abri, Chinti, lui dit-elle avec une brusquerie inhabituelle. Reste invisible. Surtout, surtout, ne t'avise pas de danser pour les hommes. Ils ne le méritent pas. Danse pour toi, si tu veux, derrière ta cloison. Mais pour toi seule et personne d'autre. Reste invisible (Devi 2021 : 68).

Injonction et supplication à la fois, cette parole est le signe d'une profonde angoisse chez Janice. Son expérience de vulnérabilité lui commande de protéger Chinti. L'invisibilité se transforme en gage de protection dans un espace de vulnérabilité. Elles sont toutes filles de Kali, la déesse qui porte des têtes d'hommes autour de son cou, et sensée défendre toutes ces femmes exposées aux violences liées au genre. Shivnath commence à s'intéresser à Chinti qui a désormais dix ans. Symbole du pouvoir religieux et politique, il informe Veena de sa volonté d'adopter sa fille. La jeune mère ne peut défendre sa fille parce qu'elle ne possède même pas le droit naturel de protéger sa fille. Cette situation est le lieu le plus fécond pour analyser la vulnérabilité intersectionnelle des femmes de la Ruelle :

> Veena tente d'imaginer les évasions possibles mais rien ne lui vient à l'esprit. L'horizon est brouillé. Elle est aussi prisonnière que si elle avait commis un crime. Pas de crime se dit-elle, la bouche-amère, juste la nécessaire condamnation des pauvres et des putes. Mais

> Chinti, elle, n'a rien demandé. Et elle aussi est piégée (Devi 2021 : 70-71).

Le départ de Chinti est l'élément narratif qui provoque l'insurrection des femmes dans le roman. Leur capacité d'agir va s'affirmer au fur et à mesure de la conception du plan de révolte pour en venir à bout de la condescendance et de la toute-puissance de Shivnath. Pour ces femmes qui affirment n'avoir jamais rien possédé, elles crient avec conviction leur nudité originelle :

> Nous sommes nées nues et moins que nues, déguisées et déformées par notre peau et nos organes, dans un sexe que nous n'avons pas choisi, et ce pays, ô dieux, ce pays, il n'est là que pour nous assassiner avec ses règles obscènes dont ne peuvent s'échapper que les riches et les bien-nés, il condamne l'immense majorité de cette immense multitude à se démerder comme elle peut, et il pousse la couche finale, la plus basse, celle qui n'a aucun pouvoir, à disparaître dans les interstices, dans les fentes, dans les trous d'égout pour embrasser son destin : la chute éternelle. Intouchable, transexuelle, lépreuse, mère célibataire, enfant difforme, la vie est infinie et l'on trouve toujours plus bas que soi (Devi 2021 : 140).

Dense et profond, cet extrait résume l'œuvre d'Ananda Devi et répond à la question de G. Spivak. À la fois réquisitoire et plaidoyer, il questionne les subjectivités intersectionnelles et sous-tend une volonté de puissance chez ces êtres vulnérables. La problématique de la nudité, celles des fractures et injustices sociales, de l'élitisme et de la condition féminine, intègrent celles du genre, des castes, en rendant possible l'émergence des lieux d'une force d'agir transformatrice.

3. Subalternités et actes corporels subversifs

Ayant immanquablement fait l'expérience des réflexions théoriques des *Subaltern Studies,* Ananda Devi, descendante de la communauté indienne mauricienne et liée à l'engagisme[139], réactualise dans ses fictions, comme le fait d'ailleurs Nathacha Appanah[140], des problématiques issues de l'Inde, espace fondamental qui nourrit leurs imaginaires. *Le rire des déesses* reprend métaphoriquement le sujet de G. Spivak. Le texte est parsemé d'interrogations philosophiques et anthropologiques :

Serait-elle muette ? (Devi 2021 : 30).
Comment faire face à ce qu'elles sont ? (Devi 2021 : 47).

[139]L'abolition progressive de la traite et de l'esclavage dans les colonies européennes est à l'origine de nouvelles migrations de travailleurs à travers le monde, notamment dans la seconde moitié du XIXème siècle pour satisfaire les besoins d'une économie de plantation ou pour bâtir les principales infrastructures de leurs colonies. Les Européens, principalement les Anglais, les Français, les Portugais, et les Néerlandais font appel à des travailleurs étrangers libres. C'est ce qu'on appelle le système de l'engagisme ou *indenture* qui signifie *contrat* ou encore coolie trade pour les engagés d'origine asiatique. Coolie vent du tamoul et signifie salaire.

[140] Auteure d'origine mauricienne.

Où pourraient-elles trouver une quelconque consolation ? (Devi 2021 : 47).
Si elles étaient les héritières de Kali, n'auraient-elles pas dû, depuis longtemps, foudroyer ceux qui les ont condamnées avant même qu'elles naissent ? (Devi 2021 : 62).
Alors, dites-moi, que peuvent faire les pauvres filles de Kali, face à cela ? (Devi 2021 : 64).

Ces questions traduisent quelque peu une fatalité mais couvent en réalité une puissance d'agir. Se poser des questions est la conscience des projections et représentations que l'on se fait de l'avenir. Les conditions pour une révolte sont réunies. La fusion des marginalités à travers la solidarité des deux parias est effective. Sadhana et Veena s'associent pour une même cause. Elles sont toutes deux considérées comme impures par le système hypocrite de castes que Shivnath prétend incarner. Et pour cela, elles mettent en place une forme de maternité alternative, en dehors des liens de sang et des normes patriarcales pour sauver Chinti. Abuser de cette enfant en la figeant dans le rôle d'une idole sans volonté, rentre dans le projet d'imposture de Shivnath. Les deux femmes interviennent pour rendre à leur « fille » son humanité et son enfance déjà dévoyées par « L'homme ». Cet échange entre les deux femmes s'inscrit dans la longue marche des corps et des consciences féminines :

> Je ne peux pas le laisser triompher.
> —Je veux le détruire, me dit-elle. Je veux détruire Shivnath. Es-tu prête à m'aider ?
> Je n'hésite pas.
> —Oui.
> Dans les yeux de Veena s'éveille alors la guerrière qui l'a maintenue debout tout ce temps, sa fureur intacte. Elle n'a jamais abandonné. Elle a beau avoir été enterrée vivante, elle refait toujours surface (Devi 2021 : 126).

L'indifférence vis-à-vis de sa fille éveille en elle un profond instinct maternel et le désir de la protéger contre un système infâme. Pour cela, il faut reprendre possession de son corps jusqu'au plus intime. C'est une mission salvatrice que se donnent les femmes de la Ruelle et l'occasion de se constituer en « armée » pour l'assaut final du temple. Le pèlerinage à Bénarès est le moyen qui facilite la mise en place de la conspiration. Shivntah prétend avoir reçu un message divin qui fait de Chinti la réincarnation de Kali. La révélation divine doit être proclamée à Bénarès. Pour ces femmes subalternes, il s'agit de la bataille de l'intime pour reprendre Camille Froidevaux-Metterie[141]. Comment paraître et être au

[141]Professeure de sciences politiques. Philosophe du féminisme, elle prône une posture phénoménologique qui place le corps au centre de ses réflexions. Elle est auteure de *La révolution du féminin*, Gallimard, 2015 ; *Le corps des femmes. La bataille de l'intime*, Paris, Points, 2021 ; *Un corps à soi*, Paris, Seuil, 2021.

plus proche de soi, de ce qu'on est ? Le souci de l'intime relève d'un projet de coïncidence à soi qui varie selon les histoires de vie et les multiples circonstances de la vie. Dans la perspective phénoménologique, le sujet qui pense est nécessairement incarné dans un corps situé dans une société donnée. Les femmes de la Ruelle sont-elles des sujets libres de se projeter dans le monde ? Il est évident que la réponse est négative puisqu'elles sont privées de cette liberté subjective en étant réduites à leurs corps-objets. L'émancipation passe par le corps. La parole se révèle comme une entité dynamique et surtout performative du corps. Dans l'œuvre d'Ananda Devi, le corps de la femme est pensé sous les deux aspects d'aliénation et de libération.

La voix de Sadhana donne une existence durable à la révolte des femmes. Au cours du pèlerinage, elle subit un viol. Elle est sauvée par Veena qui assassine à temps le violeur. Le basculement des valeurs se produit à la fin du récit. Métaphoriquement, la chute de Shivnath marque l'effondrement d'un régime d'imposture :

> Toutes se tournent vers lui. Il ne s'est jamais senti aussi nu, aussi faible. Homme, mais aussi rien du tout. La fureur meurtrière déforme le visage des statues. Il sait maintenant qu'elles sont de vraies femmes, nous, les maudites de la Ruelle, mais aussi plus que nous. Toutes, nous marchons vers lui. Chinti, dans les bras de sa mère, brille d'une lumière impossible (Devi 2021 : 232).

La subalternité est une catégorie de l'existence qui interroge les limites de la connaissance et de la représentation. L'une de ses fonctions consiste donc à rompre avec certains cadres épistémologiques. Elle déconstruit la catégorie de l'universel et oblige à penser depuis un lieu spécifique. Quant à la fonction critique de la représentation, la subalternité s'interroge sur la légitimité de la parole. Le subalterne est celui qui est parlé par les autres. Cela relève d'une violence épistémique. Antonio Gramsci la pose comme le lieu de la résistance. On assiste tout au long de l'œuvre de Devi à la mutation des consciences fragmentées en consciences politiques alertes, capables de produire des cadres de pensée alternatifs. Les femmes de la Ruelle, par leur agentivité, vivent le passage de l'état d'objet de l'histoire à celui de sujet de l'action. En d'autres termes, pour reprendre Chinti, les femmes ne se tournent pas vers la justice qui d'ailleurs les ignore. L'acte le plus subversif qu'elles posent prend tout son sens dans l'enlèvement de l'enfant. Et pourtant, si Shivnath est vaincu, la pauvreté et l'exclusion demeurent.

Conclusion

Ananda Devi fait du titre de son roman le lieu d'une sororité transversale à travers le rire, qualité commune aux déesses. Qui sont les déesses ? Assiste-on à la destitution de la figure divine de Kali ? L'écrivaine la désacralise-t-elle en raison de son incapacité à être solidaire

aux femmes ? Le rire collectif n'est-il pas un acte de résistance qui rassemble les hijras et les prostituées, dans leur élan vital de révolte, pour libérer Chinti? Répondre à ces questions revient à poser que l'intersectionnalité n'est pas qu'un constat de cumul de situations d'oppressions, elle porte aussi les valeurs de la solidarité entre minorités face aux abus des institutions inaptes à requalifier les rapports de domination dans les sociétés historiquement marquées par la séparation des genres, le régime des castes et les fractures sociales. Ici, le rire est l'expression ultime de l'agentivité dans le roman d'Ananda Devi. Une agentivité sonore et collective qui rompt le silence. Si la subalterne en tant que catégorie humaine ne peut pas parler, elle peut au moins rire parce que cette expression échappe au contrôle de l'oppresseur. Cette façon d'agir transforme lorsqu'elle crée une contre-sphère publique où l'autorité de Shivnath par exemple n'a plus de prise sur les femmes de la Ruelle. Leur victoire s'inscrit dans un schéma de détrônement de la hiérarchie qui laisse des traces. Le récit de Sadhana est une allégorie de l'Histoire assumée par les subalternes contre une hypothétique version officielle. La subalternité, l'intersectionnalité, la subversion sont des lieux de négociation permanente des identités toujours en mouvement. Cette réflexion débouche sur la construction sociale des corps, sur ses pratiques les plus intimes dans les « représentations et les valeurs »[142] qu'ils véhiculent, étant entendu que le rire des femmes est associé à leur corps et à ce qu'ils comportent d'incontrôlable. Sabine Melchior-Bonnet[143] évoque dans son ouvrage le triomphe du rire féminin après plusieurs siècles de conquête. La critique qu'en fait Justine Audebrand à ce propos est suffisamment expressive : « Le rire féminin a, pendant longtmeps, été encadré, contrôlé et craint : ce n'est qu'au XXème siècle que les femmes ont acquis le droit de rire et de faire rire en toute liberté. »[144] Le rire féminin se révèle menaçant selon l'auteure, il se dérobe de son rôle et met la virilité masculine en péril. Chez Ananda Devi, le rire destabilise et perturbe l'ordre établi.

Bibliographie

AUDEBRAND J. (2021), https://www.nonfiction.fr/article-11014-les-femmes-qui-rient-sont-dangereuses.htm

BUTLER, J. (2018), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »,* Amsterdam.

-- (2005,2006) *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.

-- (2021*) Défaire le genre*, Amsterdam.

[142] Christine Détrez, *La construction sociale des corps*, Paris, Points, 2002.
[143] Sabine Melchior-Bonnet, *Le rire des femmes*, Paris, PUF, 2021.
[144] Justine Audebrand, https://www.nonfiction.fr/article-11014-les-femmes-qui-rient-sont-dangereuses.htm

COLLINS, P. (1990), *Black Feminist Thought: Knowlege, Conciousness and tne Politics of Empowerment,* Routledge.

CRENSHAW, K. (2021), « Demardinalizing the Intersection of Race end Sex: A Black feminist Critique of Antidiscrimanation Doctrine, Feminist Thoery and Antiracist Politics", University of Chicago Legal Forum, Volume 1989, Issue 1, pp. 139-167; traduction française sous le titre de « Sortir des marges l'intersection de la race et du sexe. Une critique féministe Noire de la doctrine antidiscriminatoire, de la théorie féministe et de la lutte antiraciste », Cahiers du genre, n° 70.

DAVIS, A. (1983), *Femmes, Race et classe*, Ed.des Femmes.

DEVI, A. (2021), *Le rire des déesses*, Paris, Grasset.

DÉTREZ, C. (2002), *La construction sociale des corps*, Paris, Points.

ELLISON, R. (1952), *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* Random House, Inc.

FOUCAULT, M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

FROIDEVAUX-METTERIE, C. (2021), *Le corps des femmes. La bataille de l'intime*, Paris, Points.

HÉRITIER, F. (2002), *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.

HOOKS, B. (2015), *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, Cambourakis.

HUCHET, É. (2022), « Faire entendre les subalternes », *Trajectoires* [En ligne], 15 | 2022, mis en ligne le 20 juin 2022, consulté le 19 octobre 2026. URL : http://journals.openedition.org/trajectoires/7901 ; DOI : https://doi.org/10.4000/trajectoires.7901

LAVOU ZOUNGBO, V. (2020), *Du « Migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique latine, discours et représentations*, Presses universitaires de Perpignan.

LEFEUVRE-DÉOTTE, M. (2012), *Des corps subalternes. Migrations, expéreinces, récits*, Paris, L'Harmattan.

LIGUORI, G. (2016), « Le concept de subalterne chez Gramsci », Mélanges de l'École française de Rome-Italie et Méditerranée modernes et contemporaines.

MELCHIOR-BONNET, S. (2021), *Le rire des femmes*, Paris, PUF.

RUBIN, G. (2019), *Surveiller et jouir. Anthropologie du sexe*, Paris, Epel.

SPIVAK, G. « On n'est pas subalterne parce qu'on le ressent », Entretien par Jonathan Chauveau, Philosophie Magazine, n°48, mars 2011.

-- (2009), *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Amsterdam.